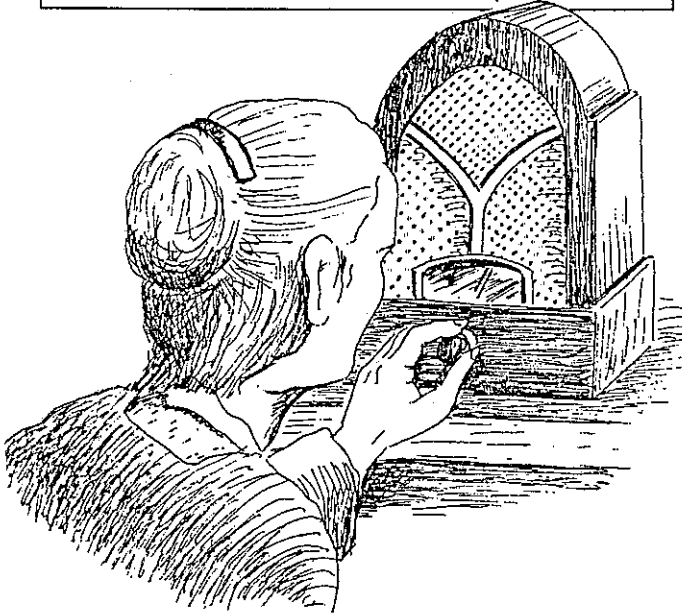


LA LETTRE

A Colette MARTIN

"Cette lettre, je la garde précieusement pour les générations à venir, voulant témoigner à mon tour de la fragilité de l'être et de l'existence."

Stéphane B



Chaque jour avant de commencer sa classe de l'après-midi, Germaine s'asseyait devant le grand buffet de la cuisine. Et là, le dos arrondi, les doigts crispés sur le bouton de la vieille T.S.F., elle écoutait les informations de Londres avec une expression souffrante au fond des yeux.

Elle finissait toujours par s'endormir au bout de quelques minutes. Et cela, malgré le trouble extrême dans lequel la jetait irrémédiablement l'annonce des dernières nouvelles de la guerre.

Elle dormait en dodelinant de la tête jusqu'au moment où les exclamations et les cris des premiers élèves traversant la cour la réveillaient en sursaut.

Alors, Germaine se relevait péniblement, le visage marbré, le corps tout meurtri comme après une chute.

A cette heure, la maison était silencieuse et déserte. Depuis un bon quart d'heure déjà, ses deux grands garçons avaient enfourché leur bicyclette pour se rendre au collège dans le bourg voisin.

Elle fit quelques pas pour soulager ses jambes endolories, et se retrouva dans la salle à manger.

C'était la pièce qu'elle préférait. Les papiers de tenture unis, aux tons clairs, faisaient ressortir la beauté des vieux meubles en noyer dont la teinte bronzée la séduisait par son naturel effet d'opposition en deux tons. Un buffet et la panetière à ample voussure, une table complétée par six chaises à haut dossier, composaient un ensemble parfaitement harmonieux.

Germaine pénétra un peu plus dans ce qui était devenu pour elle, au fil des jours, un véritable sanctuaire. Le tapis sur le sol assourdissait le bruit de ses pas. Elle caressa au passage la jolie boîte sculptée du gramophone, surmontée de son grand pavillon en cuivre nickelé; un poisson-vase en faïence stan-nifère qui se trouvait sur une riche commode en marqueterie, au milieu de statuets Tanagra et d'autres vases en porcelaine

tendre, décorés d'émaux transparents à jour. Sa main effleura également les lourds rideaux en toile de Jouy...



Après cette communion avec chaque chose, elle s'arrêta devant son bureau, comme pour reprendre son souffle...

Maintenant, elle demeurait immobile, regardant dans le vide...

Ainsi, elle était touchante, avec son éternelle blouse grise qui s'ouvrait en carré sur son cou très blanc. Avec son front bombé à la flamande et ses cheveux bien tirés en arrière, bien lisses, rayés par le peigne et semblant peints sur sa tête, avec surtout sa figure de femme déseparée, chétive et craintive, qui donnait l'impression d'aller à la dérive comme un navire à la merci d'une mer inconnue.

Soudain, sa main qui pendait, prit presque machinalement sur la planchette du meuble, un petit cadre en métal argenté...

Elle se pencha en avant et ses lèvres vinrent se poser convulsivement sur la photo de ses enfants. A ce contact, elle donna libre cours à son émotion trop longtemps contenue, et des larmes se firent jour à travers ses paupières mi-closes. "Oh! mes petits, vous comptez pour beaucoup", dit-elle vivement. "Si je ne vous avais pas, je crois que je serais morte... Si je vous perdais, j'en mourrais."

Elle avait déjà trop souffert. Ses parents étaient morts peu après son mariage. Ils étaient morts bien vite. Mais au moins, se disait-elle souvent, ils n'avaient rien connu des souffrances qu'infligeait aux hommes cette dernière gigantomachie. Et son mari, ensuite... tué au front le 3 septembre 1943 (1).

O mon Dieu!..., cette date, ce qu'elle avait de terrible et d'affreux... Et ce cauchemar depuis!...

Germaine se laissa aller dans un fauteuil avec un geste de profond abandon. Dans cette pièce embaumée par le subtil parfum du bois légèrement vieilli, pleine de lumière dégradée, elle voulait se souvenir...

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans ses pensées, un feu de plus en plus ardent courait dans ses yeux sombres, la sueur ruisselait de son visage, ses bras s'agitaient comme ceux d'un homme qui se noie.

Quand Germaine ouvrit ses volets, le ciel s'embrasait de merveilleuses couleurs. La journée s'annonçait très belle, presque idéale...

Un brouhaha lointain semblait rendre plus profond le silence de sa chambre et la solitude de la maison.

Le frou-frou de ses jupes, la délicate blancheur de sa gorge et de ses bras, le bel éclat de sa broche en émail vert tendre d'où coulaient des gouttes de

perles, tout cela lui procurait ce matin, un plaisir neuf et mystérieux. "Dieu merci! vous êtes très bon", dit-elle soudain.

Aujourd'hui, elle avait dix-huit ans... Et elle entra dans une nouvelle phase de son existence. Voilà qui expliquait sa bonne humeur!

De sa fenêtre qui était située au premier étage, elle pouvait voir tout le jardin avec ses bosquets charmants, ses pièces d'eau, ses statues et ses arbres taillés. Un jardin somptueux, plein de demi-teintes, d'ombres et de lumières.

Prise d'aimable fantaisie, elle chercha à deviner le nom de chaque fleur: elle reconnut ainsi les narcisses en porcelaine blanche, les tulipes en cuivre jaune bien astiqué, les crocus dont les calices fendillés se soulevaient et s'enroulaient tels des cornets de mous-seline, et les jacinthes avec leurs multiples clochettes qui semblaient répéter pour les oreilles matinales, un sempiternel carillon.

.....

Après le petit déjeuner qui rassemblait rituellement toute la famille, Raymond Langlois, s'assurant d'un regard la complicité de sa femme, se leva et, de son pas nonchalant habituel, s'approcha de sa fille:

-Eh bien, dit-il, te voilà devenue une femme!

Sa voix, claire et vibrante, bien qu'il l'eût à peine haussée au-dessus de son diapason ordinaire, avait résonné dans toute la cuisine.

-Est-ce que ma bouche n'est pas trop barbouillée de confiture pour embrasser ces ravissantes petites joues?

De la tête, Germaine fit signe que non. Son père était toujours ainsi, drôle, imprévisible...

-Bon anniversaire, ma douce!... Oh! ne me serre pas si fort, cria-t-il en donnant de petits coups d'épaules pour se libérer de l'étreinte de Germaine. Tu vas broyer les vieux os de ton pauvre père!



Elle eut pour ces dernières paroles un soupir affectueux. Petite fille, c'est ce qu'il lui disait chaque fois qu'elle était grimpée sur ses genoux et qu'elle se collait à lui de toutes ses forces.

-Merci papa!...

Puis ce fut au tour de sa mère. Mais celle-ci pivota sur les talons et quitta la pièce, après avoir murmuré seulement:

-C'est vrai, que te voilà une moizelle!...

Pendant quelques minutes, Germaine s'interrogea sur ce départ mystérieux, jusqu'au moment où sa mère revint avec un grand paquet qu'elle lui tendit. Elle avait accompagné son geste d'une phrase en forme d'énigme:

-Tiens, ce sera parfait pour ce soir!

Germaine avait les yeux fixés à la fois sur cette femme dont elle disait souvent qu'elle était très belle -à cet instant plus encore dans sa robe de satin rose, voilée d'un peplum de mousseline de soie ciel encadrée d'une grecque d'argent- et sur la boîte entourée d'un large ruban bleu nuit. La tête lui brûlait. Ses mains tremblaient...

Alors, parce qu'elle ne parvenait plus à contenir tout ce bonheur en elle, elle fondit en larmes, et se débarrassant de son cadeau trop encombrant, se jeta dans les bras de sa mère.

Pour elle, plus n'était besoin de paroles. De temps à autre, on entrevoyait son visage: on l'aurait dit transfiguré.

Elle attendit que ses yeux séchassent et relâcha son étreinte. Elle avait besoin maintenant d'agitation. Peut-être pour calmer définitivement son trouble.

.....

La journée, dès lors, passa rapidement.

Germaine était continuellement dans un état d'extrême excitation. Le moindre événement prenait forme d'apothéose et les gestes du quotidien se transformant en une douce féerie.

Elle s'était promise d'ouvrir son cadeau le plus tard possible, voulant y penser sans cesse, chercher à deviner... Et puis, il y avait ces mots qui lui trottaient dans la tête: ce sera parfait pour

ce soir! Oui! elle attendrait..., ne voulant le regret d'avoir troublé trop vite un mystère si joyeux (2).

.....

La table était jonchée des reliefs du repas d'anniversaire. Toute la famille chantait encore à tue-tête des refrains ressassés.

Soudain, n'y tenant plus, elle se précipita dans l'escalier.

-Pardonnez-moi, dit-elle, vraiment, je suis folle!

Son père se mit à rire, et, réclamant le silence autour de lui, tonitrua à sa fille:

-Dépêche-toi de t'habiller, tu vas être en retard au bal!

Elle comprenait tout: les paroles étranges de sa mère et la raison de cette robe extraordinaire qu'elle était en train d'extraire de plusieurs couches de papier d'emballage.

Elle poussa des cris de joie qui, en plus de montrer son bonheur, donnaient l'impression de servir d'exutoire à une espèce de délivrance.

Germaine n'avait osé imaginer que son anniversaire ressemblerait à ce merveilleux instant où elle se parait de sa plus belle robe pour aller danser.

Devant l'armoire, elle offrit son reflet au miroir. Pendant qu'elle se regardait sous tous les angles, les centaines d'images de danses, de bals et de mascarades découvertes au hasard de ses lectures solitaires, lui revenaient à l'esprit: les Bergers de Virgile dansant sous les ombrages du Taygète, les délicieuses danseuses de marbre du Parthénon déroulant en gestes sublimes leur évocatrice beauté hiératique. Versailles et son "bosquet de la Salle de bal" où, avec quel

frémissement de joie, les danseurs exécutaient un pas de menuet, non loin de la fraîcheur des jets d'eau. Et les merveilleuses soirées champêtres qu'elle affectionnait le plus, où, sous les marronniers en fleurs, les petits violons, les musettes, les pipeaux égrenaient leurs gais fredons pour faire danser d'interminables farandoles.

Il y avait tant de folie dans la frénésie de Germaine que cette soirée promettait des turbulences d'ouragan...

.....

Chaque samedi soir, il y avait bal au seul bistrot du village: "Chez la Mado".

Quand elle sortit de la maison, le ciel avait repris sa teinte uniformément sombre et le vent de la nuit qui soufflait doucement, apportait avec lui un parfum de fête. Dans le lointain, une horloge sonna dix heures.

Elle avait déjà dansé et, d'ailleurs, aux dires de son père, elle se débrouillait assez bien. Sa mère lui ayant appris tout ce qu'une jeune fille devait savoir... Mais ses exhibitions de danse n'avaient jamais dépassé les murs du grand salon et n'étaient jamais sorties de la plus stricte intimité familiale.

Alors, quand elle arriva en vue du café, son coeur se mit à battre très rapidement. Cependant, elle ne laissa rien transparaître de sa peur quand elle traversa la salle pour aller s'asseoir tout près de l'orchestre qui entamait son premier morceau. Elle pensa "ça, je sais danser!..."

Elle était belle. Sa robe blanche, en étoffe souple et soyeuse, ornée d'un point d'Alençon, lui donnait une allure tranquille, harmonieuse qui répondait parfaitement à la pure clarté de son âme. Ses cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules nues lui conféraient une féminité délicate. Son visage empour-



pré palpitait sous l'afflux d'une émotion ardente. Germaine acceptait toutes les invitations. Elle tournait et tournait encore avec une vigueur qui lui paraissait délicieuse.

-Entre toutes, c'est la valse que je préfère, répétait-elle souvent, parce qu'elle me donne le mal de mer.

Comme elle était heureuse au milieu de cette foule en liesse, endimanchée, bruyante, de femmes, d'hommes et d'enfants...

-Tous mes compliments! lui dit un jeune homme qui se planta soudain devant elle et qu'elle n'avait pas encore remarqué dans la salle, voilà ce qui s'appelle danser!....

A ces mots d'approbation prononcés sur un ton emphatique, Germaine mit toute sa pudeur à cacher la joie qui l'inondait.

-Je m'appelle René. Et vous?

-Germaine.

Cette présentation faite, René lui sourit et, s'avançant, lui prit la main en disant:

-Si nous allions danser!

-Je veux bien!

Ils dansèrent longtemps. Pas plus que la marée ne se lasse de recouvrir la plage de sable fin, ils ne semblaient se fatiguer de danser ensemble. Un tourbillon de plaisir les emportait l'un et l'autre...

-Voulez-vous ouvrir un peu? demanda-t-elle. On étouffe ici! Je peux à peine respirer.

Tandis que le jeune homme donnait de vigoureux coups de poing sur la crémone de la fenêtre, Germaine essayait tant bien que mal la sueur qui lui coulait sur le visage.

-Je suis enfin venu à bout de ce verrou! s'écria René, puis voyant Germaine qui fondait littéralement, il lui tendit son mouchoir.

-Venez, dit-il, allons nous asseoir.

A partir de cet instant personne n'était plus curieux que René. Il la pressait de questions... Germaine pensa qu'elle devait exercer sur le jeune homme un puissant attrait et cela la réjouit beaucoup. Elle en était même très fière.

Regardant sa montre, son visage se rembrunit:

-Oh! il se fait tard. Il faut que je rentre, sinon mes parents vont s'inquiéter!

Elle autorisa René à la raccompagner.

Dehors, le ciel s'embrasait de leurs rouges.

Ils marchaient sans rien se dire. Germaine regardait parfois le visage du jeune homme et notait le prodigieux changement survenu en lui.

Elle se sentait aussi singulièrement troublée. Décidément, elle vivait aujourd'hui d'une façon toute nouvelle...

La lumière tiède du soir se répandait sur ses cheveux, sur ses joues ravivées et sa robe dont le tissu frissonnait au plus léger mouvement.

Dans l'air, il y avait un parfum d'herbes et de résine, comme une odeur de jeunesse et de vie...

Quand ils arrivèrent en vue de la maison, il osa lui prendre la main. Cette pression la fit tressaillir.

Parvenus au portail de la maison, ils recommencèrent à parler, chacun voulant encore prolonger ce moment qui ressemblait déjà à l'amour.

Puis ils connurent le frisson du premier baiser...

.....

Quelques mois plus tard, ce jeune homme devint son mari devant Dieu.

Ce retour aux jours heureux accompli, elle ressentit en elle un grand vide avec la sensation de l'irréparable. Mais Germaine ne le savait déjà que trop: rien désormais ne serait plus comme avant.

Cependant elle voulait rester forte, voulant finir en ce monde, en faisant le bien et en dénonçant le mal, sincère et courageuse.

Elle le devait à son mari pour ne pas rendre vain son sacrifice, à tous les enfants qu'elle avait dans sa classe pour leur montrer le bon chemin à prendre. Elle le devait surtout à ses propres garçons qui commençaient seulement leur existence... Alors, elle pressa contre son corps la chère photo, scellant dans cette étreinte toute la noblesse de son sacrifice, insoupçonné de ceux qu'elle allait rendre heureux.

L'horloge sonna deux coups. Deux heures. L'heure vide, l'heure bête, où tout dort en toutes saisons; l'heure qui a perdu le charme du matin et n'a pas pris encore la douceur alanguie du soir; l'heure lourde qui évoque le mieux l'école et la somnolence des classes. Il était temps pour elle de retrouver ses élèves qui devaient commencer à s'impatienter.

Elle revint à la cuisine. La radio nasillarde continuait à diffuser sa litanie de messages énigmatiques.

-Tiens, j'ai oublié de fermer le poste. Il faut que je fasse plus attention, dorénavant, pensa Germaine qui craignait les dénonciations de voisins mal intentionnés.

Au moment de tourner le dur bouton de métal, elle put encore entendre:

-L'ange gardien viendra ce soir...

-Je serai peut-être l'ange gardien de cette maison!

Une tête coiffée d'un vaste chapeau venait d'apparaître dans l'encadrement de la fenêtre. C'était la femme Josey...

Germaine la reconnut tout de suite, à sa voix cassée et forte.

Celle qu'on appelait "l'Allemande"... Elle et son mari étaient soupçonnés de donner des renseignements à l'armée d'occupation. Un de ces jours, le maquis leur ferait payer cher cette trahison. Oui, très cher, les salauds! Pour le mari

de la grosse Angèle, les enfants des Rémy, et pour Georges, son neveu...

Surprise par les propos incohérents de l'intruse, Germaine demanda des explications.

Je ne peux rien vous dire de précis. Seulement qu'il va y avoir ici, dans quelques jours, une opération de répression. Les maquisards ont encore attaqué un convoi allemand. Je viens vous proposer de mettre vos enfants chez moi, ils seront en sécurité.

Germaine ne comprenait pas. Pourquoi cette femme tenait-elle à lui rendre ce service? Certes, elle avait bien les deux filles Josey dans son cours préparatoire. Mais cela n'expliquait rien...

Et puis, en affirmant que chez elle, ses enfants ne risquaient rien, elle avouait trop facilement sa collaboration avec l'ennemi.

Cette Josey lui faisait peur. Que voulait-elle?... Quelque chose, en tout cas, qui justifierait un tel aveu.

A cet instant, elle eut la sensation instinctive d'un danger suspendu au-dessus de sa tête. Et ce mauvais pressentiment l'oppressait d'autant qu'il était vague et confus.

La prudence lui commanda de répondre par un mensonge:

-Je vous remercie. Mes enfants seront à partir de ce soir chez leur tante. Là-bas, ils ne risqueront rien!

Germaine, rendue à sa solitude, se laissa aller à murmurer:

-Mon Dieu, protégez-nous!

Ce jour-là, elle commença sa classe avec trente minutes de retard.

Dans la nuit qui suivit, elle fut réveillée par des coups d'une rare violence donnés à la porte d'entrée.

Il était trois heures du matin.

Qui pouvait donc bien frapper à cette heure?

Redoutant le pire, elle s'empressa d'ouvrir la fenêtre de sa chambre, et, se penchant au-dehors, elle demanda:

-Que se passe-t-il?

-C'est Monsieur Josey!... Ma femme est blessée. Elle a reçu une balle.

L'homme parlait de plus en plus fort et de moins en moins distinctement, Il était comme ivre.

-Les maquisards nous ont tiré dessus. Je les ai vus... Ils tirent sur les français maintenant!

-Mais que faisiez-vous dehors au milieu de la nuit? Vous savez bien que c'est interdit!...

L'homme, agacé par la réplique de Germaine, ne répondit pas.

Une légère clarté arrivant du côté opposé à la maison - peut-être était-ce la lune qui pointait sur le toit des sombres bâtisses? - éclairait son front et ses grands yeux humides.

-Je vous en prie, continua-t-il, venez vite, sinon, elle va mourir!

Germaine s'écria:

-Croyez-vous que je puisse faire grand-chose? Il faut l'emmener chez le médecin.

-C'est trop loin! Elle sera morte avant...



Germaine, qui était devenue institutrice à la mort de son mari, avait exercé pendant quelques années le métier d'infirmière à l'Hôpital Régional. Et c'est souvent que l'on recourait à elle pour une urgence, en l'absence d'un médecin dont le plus proche se trouvait à quarante kilomètres.

Germaine s'habilla et suivit l'homme.

Les deux silhouettes s'enfoncèrent dans la nuit. Une nuit claire et constellée d'étoiles. Le vent qui soufflait très fort, leur cinglait le visage.

Au bout d'un moment qui parut interminable, ils arrivèrent devant la maison. Pendant que l'homme cherchait son trousseau de clefs dans les poches profondes de son manteau, elle pensa:

-Qui s'inquiète de moi en ce moment?

La cour étroite était fermée d'une lourde porte en bois qui s'ouvrit dans un grincement sinistre. Des chênes très vieux étendaient leur ombre menaçante sur la petite allée qui conduisait à la maison.

Ils entrèrent.

La blessée était étendue en combinaison sur le lit. Germaine remarqua très vite son état désespéré mais n'en dit rien.

Une balle avait pénétré sur le côté à hauteur de la poitrine et était ressortie de l'autre, la traversant de part en part. Le sang suintait plus qu'il ne coulait, maculant progressivement le vêtement qui la recouvrait.

Aidée par le mari, elle lava les blessures et fit à la malheureuse un pansement de fortune.

-Je ne peux rien faire de plus. Le reste est du ressort du médecin.

La femme Josey, qui était encore lucide, lui dit:

-Dites! Vous les connaissez ceux du maquis... Hein!..., ceux qui ont tiré sur moi et mon homme?

-Mais non!... Vous dites n'importe quoi! Je n'ai aucun rapport avec eux.

-Pourtant, Madame Farrot est votre amie et ses deux gaillards sont bien là-dedans?

-Je vous répète que je ne sais rien. Bon, il faut que je parte... Monsieur Josey!... Dès qu'il fera jour, appelez le docteur Simon.

Et elle sortit en pensant qu'il serait certainement trop tard.

Elle traversa la cour d'un pas rapide et franchit la porte qui grinça une nouvelle fois en se refermant.

Germaine avait déjà parcouru une centaine de mètres quand, mue par une sorte d'instinct, elle se retourna. C'est alors qu'elle vit l'homme sur la terrasse, enveloppé dans ce qui ressemblait à une couverture.

Il la regardait partir...

Cette pensée la fit frissonner.

Elle marchait à nouveau dans la nuit. Elle revoyait l'église un peu lourde. Elle longeait les rues étroites et le petit canal sur lequel stagnaient de vieilles barques hors d'usage.

Soudain, un éclair traversa son esprit. Elle venait de comprendre pourquoi l'Allemande" avait manifesté cette après-midi un tel intérêt pour ses enfants. C'était à cause des Farrot!... Oui, c'était ça! Cet horrible monstre était persuadé que l'amitié la liant à cette famille la mettait au courant de tout. Et en se portant à son secours, elle espérait gagner sa reconnaissance, des renseignements ensuite...

A partir de maintenant, elle allait se méfier. Et cette femme pouvait mourir, elle s'en moquait!

.....

Un rayon de lumière filtrait sous les volets de Germaine. Cette histoire l'avait mise dans un tel état, qu'elle ne parvenait plus à dormir.

Elle s'était installée à son bureau et, tout en corrigeant des cahiers d'élèves, elle pensait à la guerre, à son mari... Elle pensait à ses enfants qui dormaient à côté.

En un mouvement lent et souple, elle se leva et se dirigea vers leur chambre.

Assise sur le bord du lit, elle restait là, immobile, à regarder dormir, malgré l'obscurité, ses deux garçons, divinement heureuse, sachant que dans quelques

heures, dans quelques jours, il lui faudrait sûrement souffrir. Mais avant, elle voulait prendre le temps de savourer dans sa plénitude, le bonheur d'un instant d'amour. Elle murmura :

-Je vous aime...

.....



L'après-midi, après sa classe, Germaine reçut une nouvelle fois la visite du mari. Son cœur se mit à battre. Que voulait-il encore ?

-J'ai emmené ma femme à l'hôpital. C'est grave!... Je suis venu vous dire que vos amis vont le payer très cher!

-Mais Monsieur, comment vous expliquer que vous vous trompez? Je ne fais pas partie... L'homme ne lui laissa pas le temps de continuer pour lui lancer à la face :

-Si ma femme meurt, ce sera entièrement de votre faute.

-Vous êtes fou! s'indigna Germaine.

Josey abaissa ses paupières avec la sensation d'un éblouissement.

Germaine avait des yeux d'un bleu très doux, si doux, qu'ils semblaient être ceux d'un enfant. Mais après cette terrible accusation, son regard avait pris une telle intensité, que l'homme qu'elle fixait s'en était trouvé douloureusement gêné.

Quand il les releva, le beau visage de l'institutrice frémissait un peu et ses grands cils blonds tremblaient. Elle pointait son doigt en direction de la porte.

Alors, il lui tourna le dos et sortit, sans répliquer.

D'un ton où elle fit passer tout le restant de sa colère, elle lui cria :

-Vous êtes fou!... complètement fou!

Et elle éclata en sanglots.

-Maman!... Maman!

Pierre, son aîné, l'appelait. Elle chercha à maîtriser les larmes qui l'aveuglaient et sortit...

Elle traversa l'ombre dansante des arbres sur la terre battue, se dirigeant vers une cabane en planches au fond de la cour, servant de remise.

-Ah, maman! Te voilà enfin. Regarde!... J'ai fini d'empiler tout le gros tas de bois. Je peux aller jouer maintenant?

Sous la lumière ardente qui pénétrait dans cette baraque par deux larges fenêtres, la ressemblance de Pierre avec son père lui apparut plus fantastique

encore. Elle le contemplait, cherchant à lire sur ses traits, dans l'expression de son visage, quelque signe personnel qui n'existât point chez son mari. Mais ses cheveux frisés, ses yeux, son nez, sa bouche, ses gestes, tout était identique, jusqu'à cette petite fossette qui riait au milieu de son menton.

-Je peux?

-Hein!...

-Aller jouer?

-Non! Il ne faut pas sortir de la maison.

-Mais, pourquoi?

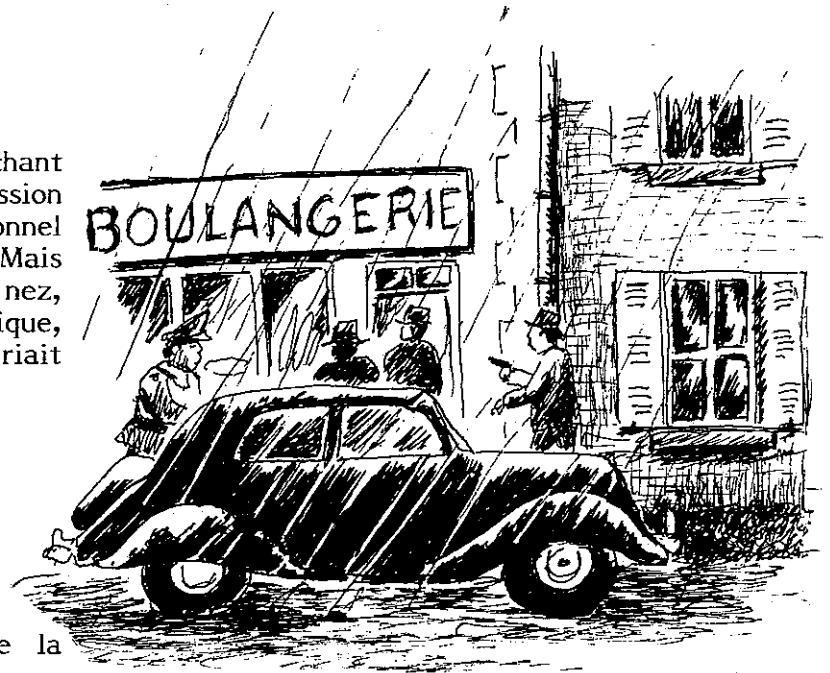
-Allez, rentre!... Tu vas m'aider à préparer le repas.

(La femme Josey dite "l'Allemande", mourut quelques jours après. Le lendemain de sa mort, son mari fut assassiné. Nous étions en juillet 1944: les Américains reprenaient progressivement la France aux Allemands).

Germaine avait honte de ce qu'elle ressentait après cette double disparition. Elle était heureuse, comme débarrassée d'un poids énorme. Elle ne pouvait contrôler en elle, cette joie, cette exaltation même. Dieu lui pardonnerait, c'était la guerre!

Trois jours après l'assassinat de Josey, une voiture suivie d'un fourgon, entrèrent à vive allure dans le village, et vinrent se ranger devant la maison du boulanger.

Les quatre portières de la traction s'ouvrirent en même temps. Trois hommes en complet-veston s'élancèrent, pistolet en avant. Un officier allemand sortit à son tour. Tous entrèrent dans la petite boutique...



Il y avait dans l'air comme une odeur de mort. Excepté quelques femmes recroquevillées sous le crachin glacial, la rue était déserte.

Des coups de feu partirent et claquèrent brutalement dans la maison. Un homme en sortit, les mains sur la tête, puis deux femmes. L'une était blessée et se traînait difficilement.

-C'est horrible, s'écria quelqu'un. Comment le bon Dieu peut-il permettre de telles choses.

D'autres villageois, alertés par le bruit des détonations, commençaient à approcher. L'un d'eux demanda:

-Pourquoi les emmenez-vous? Ils n'ont rien fait!...

-Ils vont payer pour les maquisards qui ont attaqué l'un de nos convois la semaine dernière, en tuant trois des nôtres, répondit l'officier. Et puis, c'est de la racaille juive!... Suffit! Reculez-vous maintenant ou on va faire un carnage!

Le boulanger, sa femme et sa fille disparurent dans le fourgon. On ne devait jamais plus les revoir.

.....

"Les Américains arrivent!... Les Américains arrivent!..."

C'était au début de septembre. Dans le village, cette phrase était sur toutes les lèvres. Les américains arrivaient et en peu de temps, ils libèreraient tout le pays. Déjà, les Allemands fuyaient, peut-être pas mécontents de rentrer chez eux.

-Allons les enfants, remettons un peu d'ordre dans cette maison!... Nous aurons certainement quelques soldats à loger chez nous!

.....

Dehors, le ciel bleu avait remplacé les nuages chargés de pluie de la veille. Il y avait dans l'air comme une odeur de renouveau.

Dix coups sonnèrent à l'église. C'était pour les élèves de Germaine, l'heure de sortir en récréation.

Ils avaient à peine commencé à jouer que, soudain, un convoi de camions militaires passa devant l'école.

-Hurrah! Ce sont eux, cria l'un d'eux.

C'était cette fois, une réalité.

Alors, sans qu'elle puisse s'y opposer, tous les enfants sortirent de la cour, les plus intrépides passant par-dessus le mur. Et ils se mirent à suivre en chantant la colonne de véhicules.

Ils savaient que les camions s'arrêteraient sur la place, et là, les soldats leur distribueraient des gâteaux et du chocolat. C'était assez pour désobéir.

Germaine sortit à son tour et suivit ce curieux défilé.

.....

-Il faut le tuer!... A mort le traître!...



En arrivant sur la place, alors que ses enfants étaient trop occupés à remplir leurs poches de gourmandises, elle entendit des éclats de voix provenant de "Chez la Mado".

-Mais qui veulent-ils tuer? se demanda-t-elle en passant devant un groupe de femmes indifférentes à ce qui se déroulait dans le café.

Elle ouvrit la porte. A l'intérieur, des hommes très en colère entouraient l'aîné des fils Josey. Ce dernier avait le visage défait, l'air ahuri, se demandant quel sort on allait lui réserver.

-Il faut abattre cette vermine, c'est un traître!

-Allons Messieurs, cria Germaine, un peu de calme. Vous ne tuerez personne!

Les gendarmes qui passaient par là, alertés par ce remue-ménage inhabituel, entrèrent à leur tour dans le bistrot. Et comprenant rapidement la situation désespérée du jeune homme, s'interposèrent à la meute enragée.

Pendant que le gros brigadier-chef tentait de ramener tout le monde à la raison, ses deux sous-ordres firent sortir l'homme qu'on voulait lyncher.

Germaine pensa qu'ils étaient arrivés à temps et sortit à son tour.

Au bout de quelques minutes, elle fut rejointe par le brigadier encore tout rouge de son intervention providentielle.

-Madame l'institutrice, lui dit-il, j'allais chez vous!...

-Ah bon!...

L'homme qui vit sur le visage de Germaine se dessiner une profonde inquiétude, s'empressa d'ajouter:

-J'ai quelque chose à vous dire. Mais rien de grave!..., rassurez-vous. Enfin, plus maintenant... Voilà de quoi il s'agit. Quand nous sommes allés constater la mort de Josey, sur lui, nous avons trouvé une lettre. Attendez!..., où l'ai-je mise?... Ah! la voilà!..., dit-il en affectant un air sérieux.

Germaine prit la lettre et la regarda sans rien comprendre.

Le gendarme poursuivit son étrange récit:

-Celle-ci était destinée aux Allemands. Josey avait écrit cette lettre après la mort de sa femme: elle vous accusait d'avoir des amitiés pour le maquis



et vous offrait, vous et vos enfants, comme otages..., en représailles à l'attaque du convoi!... Vous vous rappelez ces affiches placardées le lendemain sur tous les murs du village?

Germaine hocha la tête en signe d'acquiescement.

Elles disaient que pour un Allemand tué, un Français serait fusillé... Eh bien, le boulanger et sa famille ont eu moins de chance que vous. Car cette balle qui a tué le traître, en vous sauvant, a décidé de la mort des Vidal...

-Mon Dieu! cria-t-elle.

-J'aurais pu vous en parler avant. Mais vous savez, ces dernières semaines ont été très difficiles pour nous... Et puis, vous étiez hors de danger!

Germaine remercia l'homme en uniforme qui s'évertuait à lui démontrer le cynisme de la mort et alla rejoindre ses élèves. Elle les fit se mettre deux par deux et ramena sa petite troupe à l'école.

Tout en marchant, elle ressassait dans sa tête cette terrible histoire. La nouvelle de cette mort en sursis l'avait brisée. Mais surtout, elle se sentait coupable de la mort des Vidal.

.....

(1) Germaine, quelques mois après la mort de son mari, avait écrit un poème qu'elle avait intitulé:

"3 SEPTEMBRE 1943"

*Sur un bout de terre écrasée de douleur,
A l'ombre nodulaire d'une colline rase,
Repose sinistrement le squelette éburnéen
D'un homme décimé par le canon grossier.*

*La tête percée de mille éclats de lumière,
Il est tombé comme l'on chute lourdement
Dans le vide abyssal, le bruit entier confondu
A l'explosion incessante de la terre d'alentour.*

Soudain, elle frissonna.

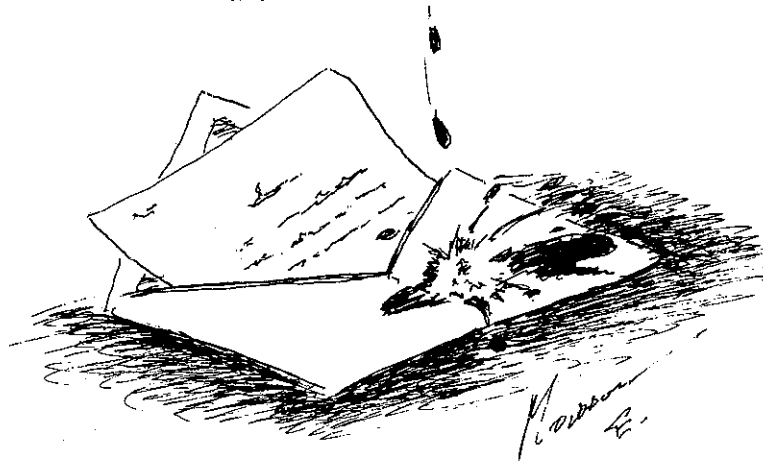
Mais peut-être, était-ce à cause seulement de l'été qui épuisé, tendait déjà sa main à l'automne...

Germaine mourut en 1987 à l'âge de soixante-dix-huit ans. Elle repose aujourd'hui dans le cimetière de ce petit village où se déroulèrent ces événements authentiques.

La lettre a un peu jauni, traversant plus de quarante années, passant de génération en génération pour arriver jusqu'à moi.

Je la garde précieusement pour les générations à venir, voulant témoigner à mon tour de la fragilité de l'être et de l'existence...

Stéphane Boutelière
Illustrations **Eric Masson**



*Il est mort un matin clair de septembre,
Sa chevelure blanche tachée d'un sang pur.
Il est mort, les yeux accablés d'horreur
Qui cherchaient Dieu, comme une chose inutile!*

(2) Inspiré de:

"J'ai regret de troubler un mystère joyeux"
(Les fiançailles d'Henriette)
Molière, Fem. sav., V, 4.

Raymond Bichet alias Stéphane Boutelière



Raymond Bichet est né en 1954.
Mais c'est en 1984 seulement qu'il prend la plume...

Une plume d'abord bien hésitante doutant surtout de ses capacités, de posséder cette âme profonde, studieuse et pathétique du poète, de savoir creuser en soi et autour de soi pour y trouver une bonne terre d'argile à façonner, de savoir "édifier" au bout du temps rigoureux, du temps patient, le corps véritable du poète auguste semeur d'une floraison superbe et régénératrice.

Une plume qui s'enhardit au fil des jours de croissance et de consolidation : le bras révolté parfois s'arrachant de la Cité odieuse et s'attelant rudement à un sillon d'espérance.

Une plume qui persiste et signe :

PAS D'AMOUR (1985 - Edipress, Luxembourg)

LES APPRENTIS-POETES (1986 - Editions Berger-Levrault, Nancy)

LES VIEUX (1987 - APEPLA, Strasbourg)

LE CADET (1988 - Editions L'Encrier, Strasbourg)

Raymond Bichet alias Stéphane Boutelière est **GRAND PRIX MIRABELLE**, **Prix de la ville de Lunéville - de Bar-le-Duc**, **Lucette Ditsch** (Haute Académie Littéraire et Artistique de France), **GRAND PRIX DE L'EDITION** (Association pour la Promotion et l'Édition de la Littérature Alsacienne), **GRAND PRIX ERCKMANN-CHATRIAN**, **Prix Paul Verlaine** (Centre d'Art Lorrain), **1er PRIX DE POESIE** (Société des Oeuvres Non Diffusées des Auteurs et des Artistes Régionaux)...

En préparation :

NOUVELLES (1990)

L'ARBRE DE LA CLIQUETTE (1990 - récit)

DESTINS CROISES (1991 - roman)

Délégué de "L'ENCRIER" (revue nationale de littérature) pour la Lorraine.

Réside à Toul.